

THIERRY MAULNIER

MYTHES
SOCIALISTES

6^e édition

nrf

GALLIMARD

MYTHES SOCIALISTES

Les sociétés de forme barbare, qui nous menacent, n'épargneront rien. Il est des institutions sociales qui favorisent l'exercice de la pensée par lequel l'homme assure sa domination sur le monde et le perfectionnement de soi-même, il est d'autres institutions qui asservissent l'homme et l'abrutissent. Nul asile inviolable ne s'ouvre à l'intelligence. Il est donc impossible de résoudre les problèmes politiques et sociaux posés par notre temps sans prendre parti du même coup pour ou contre ce que l'esprit de l'homme peut réaliser de meilleur. Au moment où la tâche nous est donnée de réorganiser l'univers, nous devons nous dire que le monde que nous pouvons le mieux penser sera nécessairement le monde où nous pourrions vivre le mieux. Prétendre se vouer au salut des seules valeurs spirituelles sans se préoccuper de construire un ordre social capable d'assurer la sécurité et la dignité à des hommes actuellement dépouillés, déchus, misérables ; prétendre sacrifier si peu que ce soit les privilèges de l'intellectuel et de l'artiste, c'est-à-dire les privilèges de la vie intérieure, aux

MYTHES SOCIALISTES

nécessités matérielles de l'aménagement social, ce sont là des solutions non pas seulement scandaleuses, mais impossibles. Des événements récents viennent encore de nous prouver que la réalité n'est pas divisible, et que notre destin intellectuel et notre destin matériel sont unis.

La plus grande espérance de ce temps a été le socialisme: aujourd'hui encore, des millions d'hommes puisent dans cette espérance une de leurs meilleures raisons de supporter la vie. Or, on vient de célébrer comme une grande victoire du socialisme, l'inauguration, dans le pays où le socialisme est maître, d'une nouvelle méthode qui permet à la collectivité de pousser aux extrêmes limites de l'épuisement le travail machinal humain. C'est ainsi que les idées viennent peser lourdement sur la condition matérielle de ceux entre les hommes qu'elles intéressent le moins. Le mépris des valeurs intérieures, la religion de l'agent social ont conduit la Russie non pas seulement à faire de l'intelligence un service public, mais encore à borner l'horizon de la vie, pour les hommes les plus humbles, au meilleur rendement de leur servage matériel. De l'asservissement de la pensée à l'asservissement de l'homme, la distance est vite franchie.

Si l'on était tenté de croire que dans d'autres pays la révolution, restée militante et souffrante, garde intact son pouvoir d'exalter les hommes et de les grandir, il suffirait, pour se détromper, de considérer quels abandons elle a consentis, quelles alliances elle a signées avec les plus suspects des

MYTHES SOCIALISTES

combinaisons conservatrices, quel médiocre opportunisme électoral elle est devenue. Dans les misérables programmes cyniquement conservateurs, de nos coalitions populaires, quel espoir mystique de régénération reste-t-il, quelle volonté de violence et de pureté, quelles idées même?

Les espoirs que les intellectuels, les espoirs que la classe ouvrière avaient mis dans le socialisme ont été trompés les uns et les autres, la révolution finit dans la politique électorale et le réformisme bureaucratique. Si nous en sommes là, si l'effort des luttes révolutionnaires, si le sang de la Commune et le sang d'Octobre n'ont enfanté que la méthode Stakhanov et le programme électoral du Front Populaire, quels martyrs entre les martyrs de tous les mythes qui ont dupé les hommes, auront été plus trompés que les martyrs de la Révolution?

L'idée socialiste abandonne en France le camp du prolétariat insurgé pour aller conclure alliance, comme l'avait annoncé Sorel, avec les forces politiques et sociales de conservation; l'idée socialiste en Russie n'a fait qu'affermir par une hiérarchie nouvelle de bureaucrates, d'ouvriers de choc et de policiers la pire forme de la servitude millénaire des hommes, qui est leur spoliation au profit du plus fort. Peut-être fera-t-on croire au prolétariat français, un jour, qu'il est au pouvoir; peut-être le prolétariat russe croit-il qu'il est au pouvoir. Mais la simple raison connaît que le premier bien de l'homme est dans la disposition matérielle et dans la disposition spirituelle de soi-même et des biens proches qui

MYTHES SOCIALISTES

aident à prendre conscience de soi, parce que seule cette disposition peut créer quelque indépendance. On ne peut songer sans quelque ironie que Marx avait dénoncé dans la société de son temps une aliénation de l'homme, alors que la seule société qui se réclame aujourd'hui de Marx, reportant toutes les raisons d'existence de l'homme — qu'il s'agisse de ses moyens de travail ou de sa philosophie — du plan de son existence personnelle au plan de la communion collective, constitue la pire aliénation de l'homme qui fût jamais. Les événements le prouvent à ceux qui en doutaient encore : une société qui considère les valeurs de l'esprit comme produites par elle, et à elle consacrées, ne saura jamais respecter la véritable dignité des hommes ; une société qui tyrannise les hommes vivants, les abrutit et les dégrade ne peut qu'abaisser les valeurs supérieures, soit qu'elle les ignore, soit qu'elle les veuille utiliser. Parce que la civilisation capitaliste était impuissante à leur donner la force de résoudre, ou même d'accepter comme insolubles, les problèmes essentiels de leur destinée matérielle et spirituelle, beaucoup d'hommes ont demandé à la révolution socialiste de leur assurer le droit de penser et de vivre d'une façon moins dérisoire. Il se vérifie aujourd'hui que cette révolution les a trahis

Une bonne part des intellectuels a donc été trompée, comme une bonne part du prolétariat. Mais les intellectuels n'ont pas les mêmes excuses que le prolétariat, car le rôle même de l'intellectuel est de résister au mensonge. On comprend aisément que

MYTHES SOCIALISTES

des hommes étreints ou menacés par la misère ou la dégradation se jettent dans la première embûche idéologique venue, choisissent la première solution proposée; on le comprend moins de la part de ceux qui ont été formés à être plus exigeants, et dont c'est l'état de l'être. Ce qui est naturel de la part des hommes que la nécessité presse l'est moins des hommes qui, en tout état de cause, doivent se ménager la liberté de la réflexion. Ce sera sans doute un sujet d'étonnement, lorsque la pensée humaine aura repris son équilibre, que la facilité avec laquelle des hommes de pensée ont sacrifié l'exercice même de leur recherche, non pas même à la réalisation de réformes matérielles en faveur d'une certaine classe d'hommes, mais à l'idée que cette classe d'hommes se faisait de cette réalisation. Le jour viendra où il paraîtra incroyable que des intellectuels aient choisi le parti de subordonner toutes les activités inutiles, qui font leur raison d'être, aux mythes inférieurs de la masse et du travail, et considéré le camp de ceux qui veulent plier l'humanité entière à une forme de pensée unique comme le camp de la liberté. Le jour viendra où il paraîtra incroyable que des réformateurs aient cru nécessaire de jeter bas et de reconstruire toutes les valeurs de notre univers pour donner une condition meilleure à l'une des classes de la société, ce qui est un grand manque d'économie. Le jour viendra où un certain comique s'attachera à cette étrange secte de métaphysiciens, propre à notre temps, qui a pu croire que tout le rythme de l'univers, toute l'histoire des hommes, et les échanges, et les mœurs,

MYTHES SOCIALISTES

et les faits et les idées conspiraient depuis les origines à la prise du pouvoir par le prolétariat aux environs du vingtième siècle de notre ère. C'est là qu'en est venue la pensée révolutionnaire, c'est là que mène l'étrange barbarie qui soumet la pensée à la révolution, et ne reconnaît de validité et de dignité à la pensée qu'autant qu'elle sert la révolution, l'annonce ou la justifie.

Le matérialisme historique a été l'expression parfaite de cette singulière doctrine, qu'il a tenté, du moins, de fonder légitimement. Mais, parmi les intellectuels qui se rangent, avec ou sans réticences, aux côtés du marxisme, il en est peu qui donnent à Marx une adhésion philosophique, il en est qui n'ont point point lu Marx. S'ils donnent leur appui aux foules qui se réclament du marxisme, c'est parce que ces foules leur paraissent être le parti des opprimés, le parti des plus faibles, ou, par un mouvement inverse et presque analogue, parce qu'elles leur paraissent être les seules puissances révolutionnaires efficaces, les puissances qui ont l'avenir dans leur jeu. Les premiers prononcent par charité et besoin de communion, les seconds, par l'attrait qu'exerce sur eux le champ des forces; les uns, par sentimentalité, les autres, par pragmatisme, et souvent par le goût de la charité et par le goût de l'action en même temps. Mais toujours, par un assez singulier dégoût de l'intelligence. Choisir le plus faible parce qu'il est le plus faible, ou choisir le plus fort parce qu'il est le plus fort, manifeste une même lâcheté de l'esprit.

MYTHES SOCIALISTES

La déchéance des valeurs de l'esprit se mesure aujourd'hui à la nécessité où semble se trouver l'esprit de choisir entre le monde et lui-même. La pensée et l'action sont-elles dissociées sans remède? Il semble qu'au jugement des intellectuels eux-mêmes, l'homme ne puisse plus s'occuper aux choses de l'esprit que par une sorte d'infidélité au monde, et qu'il ne puisse plus agir sans une sorte d'infidélité à la pensée. Penser n'est plus qu'assembler des signes arbitraires dans une retraite commode; agir n'est plus que se jeter à corps perdu dans les vagues puissantes des faits, des opinions, des passions. Penser n'est plus que fuir, agir n'est plus que servir. J'avoue ne pas voir sans surprise les écrivains, et les assemblées d'écrivains, discuter indéfiniment si l'écrivain doit ou ne doit pas, ou ne doit qu'à telle et telle condition faire de la politique, jeter ses idées dans la bataille et s'y jeter avec elles. Nous en sommes à ce point que la confrontation de l'intelligence avec la réalité, qui est le rôle même de l'intelligence, apparaît une entreprise exceptionnelle et téméraire. On balance longtemps, si l'on doit se commettre avec l'impure réalité, si l'esprit ne s'y contaminera point, si l'on ne déroge point, si l'on ne trahit point; et lorsqu'on s'y décide, on ne manque pas d'affirmer qu'on ne s'y décide que par la gravité des circonstances, l'urgence des dangers, l'appel des plaintes humaines, et qu'on abandonnera aussitôt que possible une occupation si contraire à la nature de l'esprit.

Ainsi les hommes de pensée ont désappris de considérer la connaissance de la réalité et la transforma-

MYTHES SOCIALISTES

tion du monde comme la tâche la plus naturelle, la démarche la plus naturelle de l'intelligence. La pensée est si faible, qu'elle ne se sent plus capable de construire que dans l'abstrait, loin des gênantes contraintes du monde, et que, lorsque, par les sollicitations du sentiment, par *nécessité*, elle se risque dans le réel, il lui paraît qu'elle trahit son essence, qu'elle prend pied sur le domaine d'autrui, et qu'elle n'y a place qu'autant qu'elle se met au service de masses puissantes, foules, partis, mythes, nations. On dit des écrivains qu'ils adhèrent, on dit qu'ils se rallient. Le mot même de ralliement est significatif si l'on songe qu'il a servi tout particulièrement à désigner la pire compromission des valeurs spirituelles avec les intérêts de l'actualité politique. Aujourd'hui de même, l'écrivain s'enrôle, il se met au service d'un régime, ou d'une idée régnante, ou du peuple, il va rejoindre un parti ou une classe, il pénètre dans le monde des forces pour se soumettre aux forces, et non pour les dominer. Le mot de ralliement ne peut avoir pour la pensée qu'un sens déshonorant : une pensée consciente de son rôle sait que sa véritable efficacité n'est pas de faire servir les idées à la victoire des forces, mais les forces à la victoire des idées.

L'isolement de l'écrivain, le ralliement de l'écrivain ne manifestent que les deux formes de l'impuissance de la pensée. La destination véritable de l'esprit n'est pas plus dans les jeux de l'intelligence pure que dans les besognes de l'intelligence enrôlée. La précipitation absurde avec laquelle les écrivains

MYTHES SOCIALISTES

d'aujourd'hui se jettent dans l'action pour fuir l'intelligence ne peut rien revendiquer de commun avec les efforts des grands siècles de l'esprit pour la domination du monde, avec la méditation faustienne des intellectuels de la Renaissance, de ces philosophes-ingénieurs pour qui l'action n'était que l'épreuve et le moyen de la connaissance, la plus haute aventure de l'intelligence et la voie de son enrichissement. Ceux-là sont aussi incapables de pensée que d'action, qui conçoivent le monde de la pensée et le monde de l'action comme séparés; la pensée n'est plus la pensée lorsqu'elle ne s'exerce que sur des signes; l'action n'est plus l'action lorsqu'elle n'est plus que l'ivresse d'une communion facile avec le monde, le refuge et le recours contre une pensée stérilisée.

Qui nous délivrera de l'idéal? Rien n'a fait plus de mal à l'homme. Rien n'est risible comme les adjurations des bien-pensants, croyants ou incroyants de toute obédience, qui invoquent aujourd'hui contre le matérialisme les saintes valeurs spirituelles. Un peu de réflexion leur apprendrait que c'est en invoquant les valeurs spirituelles, que c'est en déshonorant le monde, en affirmant méprisable ce qui est du monde, et en appelant au secours, contre des faits qu'on ne peut nier, contre des forces qu'on ne peut méconnaître, contre des souffrances et des volontés mille et dix mille fois réelles, je ne sais quelle absurde raison impuissante ou quelle morale dégénérée qu'on fait le jeu du « matérialisme ». Si les nations vaincues et déchirées, si les classes sociales dépouillées et misé-

MYTHES SOCIALISTES

rables envoient la raison et la morale au diable, à qui la faute, sinon à ceux qui ont consacré la rupture entre l'esprit et le monde, et fait des valeurs supérieures un moyen non pas de connaître et de transformer le monde, mais de l'ignorer, de le refuser? Ce n'est point par hasard que le point de départ de Marx a été la critique de l'idéalisme. L'idéalisme est le vrai père du matérialisme. Lorsque les valeurs supérieures refusent la réalité, la réalité refuse les valeurs supérieures, et c'est pour les valeurs supérieures un sort mérité. Terrible erreur de la philosophie idéaliste : il semble que chaque jour elle se soit davantage isolée du monde extérieur, il semble que, chaque jour plus jalousement close en elle-même, vouée à une scolastique stérile, impuissante à rendre compte des forces nouvelles aux prises dans un monde déchainé, bornée à un criticisme destructeur, elle ait peu à peu oublié ce qui est la tâche même de toute philosophie, lutter corps à corps avec le réel, justifier leur vie aux yeux des hommes. Ces ingénus philosophes voûtés, à bésicles et à pantoufles, qui jouaient à mettre en doute l'existence du monde extérieur, ne se doutaient-ils pas que le monde extérieur pouvait, lui aussi, mettre en doute les philosophes? Ne se doutaient-ils pas, ces négateurs du monde, que dans les galeries opaques des mines, dans le flamboiement des aciéries, abandonné à sa seule expérience, à sa seule conscience de la misère et de la lutte, abandonné à sa seule révolte, le monde, de son côté, se préparait à nier les philosophes? Les philosophes l'avaient voulu.

MYTHES SOCIALISTES

Séparant l'esprit de la réalité vivante, l'enfermant dans une spéculation impuissante, la philosophie idéaliste l'a privé de sa puissance créatrice historique et préparé la réaction matérialiste dont Marx devait être l'initiateur. Puisque la philosophie subjective, enfermée en elle-même, se révélait incapable de transformer le monde objectif, c'est dans le monde objectif, c'est dans les faits humains et sociaux que la pensée allait désormais trouver son principe. Au suprême effort tenté par la philosophie idéaliste pour franchir les bornes du sujet et reprendre possession du monde naturel, celui de Hegel, Marx répond en transportant dans le monde naturel le centre d'intérêt de la philosophie, et, comme Hegel faisait dériver la nature de l'esprit, il fait dériver l'esprit de la nature. Ainsi le matérialisme opposait à l'idéalisme une solution inverse, et une erreur inverse. Comme l'idéalisme avait méconnu la résistance irréductible de l'objet, le matérialisme méconnaissait la résistance irréductible du sujet, conscience et volonté, l'impossibilité de rendre compte de la vie intérieure par la vie extérieure, des valeurs par les faits. Effaçant toutes les valeurs humaines dans la réalité objective, il faisait de l'homme un agent social, et consacrait l'intelligence au service ou à l'expression des destins collectifs. Le matérialisme rendait à la pensée humaine son efficacité, mais il ne lui donnait prise sur les faits qu'en lui imposant la divinisation des faits.

Idéalisme, matérialisme, ce sont là les deux tentations inévitables de l'esprit lorsque le réalisme est perdu, lorsqu'est dissocié l'accord harmonieux de la

MYTHES SOCIALISTES

pensée et du monde, de la spéculation et de l'action, ce sont là les deux tentations inévitables entre lesquelles la plupart de nos intellectuels se sont partagés.

Nous le voyons bien aujourd'hui. Je ne parle pas de ceux qui sont restés fidèles à l'idée pure, telle que M. Julien Benda, enrôlé depuis comme tant d'autres, la défendit voici quelques années avec éclat. Ceux-là ne veulent point corrompre leurs belles idées au contact douteux de la terre; il est plus facile de les assembler dans un espace abstrait que dans l'univers où elles doivent tenir compte des résistances de l'objet, des caprices de l'événement et de la chair sensible des hommes. L'attitude du pur désintéressement n'est pas condamnée seulement par la dure force des choses; en vouant l'esprit au mépris du réel, elle ôte toute portée à ses démarches abstraites elles-mêmes. Je ne crois pas à la valeur d'une pensée qui, pour atteindre son ordre, est forcée d'exclure la réalité.

Mais la réalité étant là, il arrive que nos idéalistes, soudain, s'en avisent. Alors on les voit apparaître avec leurs beaux principes bien nets, leurs beaux principes conçus par l'esprit pur dans une chambre bien chauffée, et ils prétendent appliquer à la cité de sang les codes de la tour d'ivoire. Que j'admire la commode intransigeance de nos intellectuels catholiques ! C'est à eux, et à quelques autres, qu'on doit ce sous-produit de l'idéalisme, qui s'appelle la politique moralisatrice. Certes, ils ont les mains nettes. Aussi, avec quel mépris ils considèrent les mains impures — la pierre et le fer et le sang ne

MYTHES SOCIALISTES

laissent point les mains pures — des soldats et des bâtisseurs, de tous ceux qui savent que l'esprit peut périr par la tyrannie et le désordre, et que les murailles qui arrêtent les envahisseurs ne sont point faites d'idées! Alors, quand ils ont compris, une fois de plus, que les sociétés des hommes, aux prises avec les forces ennemies, le besoin, le destin, les sociétés des hommes qui doivent composer, parce qu'elles doivent vivre, ne peuvent accepter les règles de leur céleste intransigeance, alors ils retournent à leur domaine, le domaine où ni les fragiles biens qu'il faut défendre, ni l'adversité, ni la dure peine de vivre ne gênent le jeu des beaux principes sans souillure. Ils n'ont rien fait, ils n'ont rien pu qu'affaiblir un peu ce qui est fort, dégrader un peu ce qui est solide, déconsidérer un peu ce qui est noble dans les actions et les institutions terrestres au nom de la morale idéale. J'avoue mépriser tout particulièrement une intransigeance qui n'est qu'une forme de l'impuissance et ces beaux intellectuels qui proposent au monde des règles inapplicables, puis, ayant constaté qu'il leur est impossible d'être d'accord avec le monde, rentrent dans leur isolement.

Qui nous délivrera des moralistes? Il ne semble pas que les héritiers du matérialisme en soient capables. Entre ceux de nos intellectuels qui tiennent la pensée à l'écart des luttes réelles et ceux qui la mettent au service des revendications de classe même les plus justes, entre ceux qui s'avèrent impuissants à gouverner les forces vivantes et ceux qui acceptent de ces forces leur propre gouvernement,

MYTHES SOCIALISTES

il n'y a guère que la différence de la castration de la pensée à sa prostitution. Il y a plus d'une affinité du reste, il y a eu plus d'un contact entre la politique de la morale, et la politique du sentiment. A vrai dire, comme l'idéalisme a donné naissance au matérialisme, la politique passionnelle est née de la politique abstraite, et, aujourd'hui encore, nous voyons certains penseurs passer aisément de l'une à l'autre, et descendre tout droit des étages de la spéculation désincarnée dans les rangs du prolétariat. Ce sont les esprits les plus idéalistes, les plus subjectifs de notre temps qui ont choisi le matérialisme révolutionnaire. La plupart de ceux qui consentent à faire servir leur intelligence à l'armement idéologique d'un parti militant ne le font, on le sait, que par besoin de communion humaine, désir du contact de la vie, dégoût de l'abstention. Alliés au collectivisme, les intellectuels se jettent dans l'action par lassitude des disciplines qui les en écartaient, ils se mettent au service de ces forces du monde que la pensée idéaliste leur a désappris de dominer. Ainsi subissent-ils les circonstances, les partis, les passions, ainsi l'esprit, pour s'être refusé à l'effort de dominer les forces vivantes, subit-il la domination des forces vivantes; car il les choisit non pour les régir, mais pour s'y perdre, et il s'y perd en effet.

L'impuissance de l'idéalisme est venue de ce qu'il a clos la pensée en elle-même. Nulle dialectique prenant son point de départ dans le monde intérieur ne pouvant parvenir par un chemin continu du sujet à l'objet, du monde des valeurs au monde des phéno-

MYTHES SOCIALISTES

mènes, l'esprit humain a tendu à ne chercher qu'en lui-même ses certitudes. Le matérialisme a cru remédier à cette impuissance en situant hors de l'esprit, dans le monde des faits sociaux objectifs, l'origine de l'explication philosophique. Mais il se heurte lui aussi à l'impossibilité de passer, sinon par une opération mystérieuse, du monde objectif au monde subjectif, il ne nous montre pas de façon satisfaisante comment des faits peuvent créer des valeurs. La dialectique matérialiste nie le vieil antagonisme kantien, elle ne le résout pas. Entre le monde et la pensée, comme entre la pensée et le monde, nul chemin continu n'est visible. Descartes lui-même n'a pu jeter le pont entre l'esprit et la réalité, qu'en nous supposant un auxiliaire divin.

Il y a donc un abîme mystérieux entre la pensée et la vie. Mais il y a aussi rapport entre la pensée et la vie, il y a pour la pensée possibilité d'organiser et de gouverner la vie. Alors même que nous ne sommes satisfaits d'aucune des synthèses métaphysiques qui ont été proposées aux hommes, rien ne nous force à méconnaître que nous soyons en rapports avec deux parties de la réalité, ou deux réalités qui ne cessent de s'informer et de se confronter l'une l'autre, et qui restent pourtant l'une à l'autre irréductibles. Le monde ne peut me nier. Mais je ne puis nier le monde, que le monde aussitôt ne prenne sa dure revanche. Il faut agir, unir la réalité intérieure et la réalité extérieure par une synthèse active alors même que la synthèse dialectique reste impossible. Il faut agir. Rien, absolument rien ne nous oblige à retran-

MYTHES SOCIALISTES

cher la pensée du monde social; rien, absolument rien ne nous permet de subordonner nos puissances intérieures aux forces sociales. Ce n'est pas dans les hypothèses métaphysiques qui consistent à supposer l'unité spiritualiste ou l'unité matérialiste là où l'expérience et l'évidence nous enseignent la présence de deux réalités irréductibles, que l'homme peut trouver son exercice normal; c'est dans l'effort qui fait coïncider les institutions de la société objective avec les exigences de la conscience intérieure, et accorde ces exigences avec les fatalités du monde extérieur et les nécessités de l'action. Il faut que les hommes de ce temps apprennent ou réapprennent à mépriser et à détruire toute pensée où sont mécon- nues les conditions de la réalité sociale, toute institution sociale où la pensée humaine ne soit point incarnée.

Cela doit être détruit. Cela peut être détruit. En un moment où la vie collective menace d'être désorganisée par le désordre individualiste, au moment où la pire oppression sociale menace les consciences, au moment où des pesées contraires, et pareillement dangereuses, sont exercées sur la vie collective par un idéalisme qui la dédaigne et sur la personnalité humaine par un matérialisme qui l'asservit, il importe plus que jamais de rétablir l'équilibre entre la conscience humaine et le monde, entre l'homme et les faits humains. L'idéalisme individualiste, le matérialisme socialiste sont, par leur position philosophique elle-même, impuissants à retrouver cet équilibre, qui n'est compromis que par



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

OUVRAGES DE DOCTRINE

ALAIN. Éléments d'une Doctrine Radicale.	15 fr.
KARL MARX. Morceaux choisis	24 »
J. DURET. Le Marxisme et les Crises	15 »
SIDNEY HOOK. Pour comprendre Marx	(sous presse)
MAX RAPHAËL. La Théorie philosophique du Marxisme (en préparation)	
OSWALD SPENGLER. Le Déclin de l'Occident, Tome I (2 vol.)	120 »
— — — — — Le Déclin de l'Occident, Tome II (3 vol.)	150 »
DRIEU LA ROCHELLE. Le Jeune Européen.	12 »
— — — — — L'Europe contre les Patries	15 »
— — — — — Genève ou Moscou.	15 »
— — — — — Socialisme Fasciste.	15 »
JULIEN BENDA. Discours à la Nation Européenne.	12 »
LUC DURTAÏN. L'Autre Europe (Moscou et sa Foi)	18 »
EMMANUEL BERL. Discours aux Français.	15 »
— — — — — Lignes de Chance	15 »
LEWIS L. LORWIN. L'Internationalisme et la Classe Ouvrière	30 »
MAX EASTMAN. La Science de la Révolution	12 »
— — — — — L'Apprenti Révolutionnaire	15 »
PLAN DU 9 JUILLET. Préface de J. Romains	2. 50
GEORGES SOREL. Propos, recueillis par JEAN VARIOT	18 »
SALVADOR DE MADARIAGA. Anarchie ou Hiérarchie.	12 »
GEORGES FRIEDMANN. La Crise du Progrès.	15 »
THIERRY MAULNIER. Mythes socialistes	15 »

APPLICATIONS DES DOCTRINES

FASCISME

MAURICE BEDEL. Fascisme An VII.	9 »
G. SALVEMINI. La Terreur Fasciste (1922-1926)	13. 50
ADOLF SAAGER. Mussolini.	15 »
BLANDINE OLLIVIER. Jeunesse Fasciste	15 »
EMILIO LUSSU. La Marche sur Rome. . . et autres lieux	15 »
MAURICE LACHIN. La IV ^e Italie	15 »

HITLÉRISME

E. J. GUMBEL (en collab. avec B. Jacob et E. Falck). Les Crimes politiques en Allemagne (1910-1929)	15 »
ALFRED APFEL. Les Dessous de la Justice Allemande.	15 »
LELAND STOWE. Hitler est-ce la Guerre?	12 »
CALVIN B. HOOVER. Allemagne III ^e Empire	15 »
ÉLOI BONAYGUE & CHARLES REBER. Vienne Porte de la Guerre	15 »

BOLCHEVISME

ARTHUR FEILER. L'Expérience du Bolchevisme	15 »
CALVIN B. HOOVER. La Vie Économique de la Russie Soviétique	24 »
LOUIS FISCHER. Les Soviets dans les Affaires Mondiales.	70 »
— — — — — Voyage soviétique	15 »

EXPERIENCE AMERICAINE

ANDRÉ MAUROIS. Chantiers Américains	10 »
BERTRAND DE JOUVENEL. La Crise du Capitalisme Américain	24 »
GEORGES BORIS. La Révolution Roosevelt	15 »

FRANCE

PAUL CHOPINE. Six ans chez les Croix de Feu	10 »
PIERRE DUROC. Face au Capitalisme.	15 »
PIERRE FRÉDÉRIX. État des Forces en France.	15 »

DICTATEURS ET DICTATURES

COMTE SFORZA

Les Bâtisseurs de l'Europe Moderne	18 »
Dictateurs et Dictatures de l'Après-Guerre	15 »
Les Frères Ennemis	15 »

TURQUIE

DAGOBERT von MIKUSCH	
Ghazi Mustapha Kémal.	15 »

JAPON

MAURICE LACHIN	
Japon 1934	15 »